

Moi, je voulais apprendre le russe.

Je n'ai pas eu le choix : on n'enseignait que l'espagnol dans mon collège. Je pleurai, je criai, je fis une crise aigue de Dostoïevski enfermée dans la cave, mais il fallut bien s'y résoudre : j'abandonnai les grandes épopées slaves, les palais aux bulbes colorés et les sept déclinaisons. Je devais en garder une douloureuse nostalgie.

Mes parents me firent valoir que je ne pouvais pas changer de collège, que l'espagnol est la deuxième langue la plus parlée au monde, celle des conquistadores et des toreros, qu'elle n'a presque pas de grammaire, que la sangria et le mojito n'ont pas été inventés à Vladivostok, qu'on trouve des billets à 25€ pour Barcelone, qu'il n'y a pas si loin de la langue des samovars à celle d'Almodovar, et que c'était de toute façon eux qui décidaient. D'ailleurs, rien ne conviendrait mieux à un sale caractère comme le mien, témoin Che Guevara. J'obéis, mais je n'étais pas dupe : j'allais quelquefois au théâtre, et je savais bien que même Carmen et Don Juan parlent français.

Puis, à la veille de la rentrée, comme je ne cessais de bouder, mon grand-père me prit à part, et en grand secret, il me confia qu'il avait une histoire à me raconter. Il ferma la porte, s'assit dans sa chauffeuse habituelle, près de la fenêtre, et se recueillit un si long moment que je crus qu'il s'était endormi. Il rouvrit soudain les yeux, se pencha vers moi, et commença, de la voix qu'il prenait pour me lire des histoires de fées et de châteaux, quand j'étais petite :

« Je vais te raconter une histoire. Une belle histoire. Quelqu'un que j'ai connu, il y a bien, bien longtemps... Elle... »

Il s'éclaircit la gorge.

« Ne t'étonne pas. Elle était amoureuse d'un mot. Comment cela s'était fait ? Comme toutes les histoires d'amour : un jour qu'elle rêvassait en cours, elle l'avait entendu, et l'avait trouvé joli. Elle n'y avait pas plus prêté attention que ça : il était beau et sonore, il l'avait intriguée, puis le cours continuant, elle avait pensé à autre chose. Elle croyait l'avoir oublié. Et pourtant, c'est son écho qu'elle entendait sous ses pas, en rentrant de l'école, lorsque ses chaussures faisaient crisser le gravier de la cour. Et c'est encore sa voix, rocailleuse comme un rugissement retenu, qui l'avait accueillie lorsqu'elle avait ouvert la porte. Le soir, elle se l'était murmuré avant de dormir, et ses rêves de jeune fille en avaient été tout emplis.

Elle n'avait jamais aimé, et ne savait pas encore ce qui lui arrivait. Il lui semblait que la langue commune était illuminée par l'existence de ce mot. Il lui aurait fait croire en Dieu : les hommes n'avaient pas pu l'inventer. C'était le sien, son mot, celui qu'elle entendait lorsqu'elle « tournait l'oreille en-dedans » et qu'elle écoutait au fond d'elle-même.

Elle refusait d'admettre que ce pût être de l'amour : ce serait idiot, être amoureuse d'un mot ! Bien sûr, son obsession jalouse tourna vite au fanatisme comme seule peut le concevoir une adolescente rêveuse et passionnée. Si quelqu'un, par hasard, prononçait son mot devant elle, elle s'en sentait humiliée jusqu'aux larmes. Et pourtant, elle prenait un plaisir masochiste à tenter de le faire dire aux gens, sans qu'ils s'en doutent et elle guettait la trace de son passage sur leurs visages. Mais rien : les gens ne semblaient même pas remarquer avoir dit quelque chose de spécial.

Elle y pensait sans cesse, malgré elle, avec la force des évidences. Elle l'écrivait, parfois, en marge de ses cours, pour voir s'il n'avait pas changé, et pour retrouver ses formes accomplies et lumineuses.

Elle eut bientôt dix-sept ans, et le corps aussi eut ses exigences. Elle se sentait constamment agitée d'un désir vague mais impérieux, aux contours imprécis et violents comme les vagues de l'océan. Son sang réclamait quelque chose de plus chaud, de plus charnel qu'un mot. Un songe sans visage, irrésistible parce qu'il montait du fond incompris d'elle-même, l'envahissait parfois. C'était une vocation que ce mot-là, un appel d'on ne sait où.

À tous les hommes qu'elle rencontrait, à toutes les lèvres qu'elle embrassait, elle demandait de prononcer son mot. Ce n'était jamais ça. Ces échecs l'affligeaient. Mais elle ne désespérait pas de trouver, un jour, les lèvres, jeunes ou vieilles, minces ou pulpeuses, qui sauraient donner corps et vie à son mot, en moduler les accords et en sculpter la saveur unique.

Elle ne se confiait pas : on l'aurait prise pour une folle. Elle craignait que personne d'autre ne puisse en comprendre la beauté, et qu'elle reste à jamais seule, à porter son trésor comme un fardeau. Ce mystère dans son regard, cette manière d'être toujours ailleurs, lui donnait d'ailleurs beaucoup de charme auprès des hommes. Elle eut des succès, des peines, des aventures, une vie bien remplie, comme on dit, mais surtout remplie de cette poursuite sans but. Elle découvrit bien sûr d'autres mots, mais tous étaient utilitaires : ils servaient à décrire, à demander, à mentir, à détruire. Pas le sien.

En 1936, elle fût arrêtée, avec son groupe de résistants, et emprisonnée dans un camp qu'on appelait Dos Hermanas. Elle doutait de plus en plus souvent. Elle se répétait son mot, mais il lui semblait qu'il avait perdu de son éclat et de sa magie, qu'il était déshabité, qu'il n'en restait plus qu'une enveloppe vide et flasque. Ces jours-là, elle aurait pu se tuer, de dégoût, si elle n'avait pas rencontré d'autres fous de son espèce, qui la comprenaient : des amoureux d'un mot, d'une idée, d'un souvenir, des chasseurs d'impossible. Ils étaient nombreux, les amoureux de l'impossible, dans les prisons franquistes.

Dix ans avant qu'Éluard n'écrive sa Liberté sur ses cahiers d'écolier, sur son pupitre et les arbres, sur le sable sur la neige, elle se répétait déjà son nom, le sien. On entendait, dans sa cellule, une voix fluette et cassée qui répétait, monotone, son unique mot...

— Lequel ?

— Apprends l'espagnol, et peut-être... Peut-être que tu le trouveras aussi. »

Et mon grand-père referma les yeux, pour ne pas répondre à mon air pitoyable. Je n'en sus pas plus ce jour-là.

Bien plus tard, alors que j'avais obtenu depuis des années mon bac d'espagnol, que j'avais voyagé à Madrid et à Moscou, j'appris que mon grand-père n'avait jamais su cette langue, et qu'il n'avait rien à voir avec l'Espagne fasciste. Un jour, dans un cabaret, il avait entendu une vieille pute chanter une pauvre chanson de ce temps-là, une chanson

républicaine, qui s'intitulait Encaje, ce qui signifie Broderies, parce que les survivantes de Dos Hermanas gardaient toujours les yeux baissés sur un travail d'aiguille ou une broderie, pour ne pas parler du passé.

Peut-être que le plaisir de roucouler un sautillant Encaje au lieu de notre bête « En cage » vaut quelques efforts...

Moi, je voulais apprendre le russe.